

ENTRETIEN HIDEO FURUKAWA Bouleversé par le drame nucléaire de Fukushima il y a un an, ce disciple de Murakami évoque avec une extrême finesse de pensée sa vision du monde post-catastrophe (1)

«Fukushima doit être un nouveau départ pour le XXI^e siècle»

TOKYO
De notre envoyé spécial

Un an après la « catastrophe » du 11 mars 2011, de quoi ont besoin les Japonais ?

Hideo Furukawa : Après la catastrophe je suis allé dans ma famille près de Fukushima où les destructions ont été importantes. Jamais mes parents n'ont autant parlé, raconté, décrit, exprimé leurs sensations et leurs sentiments. Dans un premier temps, après avoir ressenti tout l'amour que le pays leur offrait sans condition ils ont ressenti que le soufflé était retombé, se sentant stigmatisés à cause de la radioactivité. Les sinistrés ont alors réalisé qu'il leur fallait parler, prendre la parole, s'exprimer, faire entendre leur voix, au-delà de la réserve traditionnelle japonaise que les Occidentaux peuvent percevoir de nous.

Pour autant, les Japonais ont toujours du mal à s'exprimer politiquement contre le gouvernement. Ils peuvent raconter leur expérience et leur histoire personnelle mais pas directement contre le gouvernement. Il existe une vraie difficulté pour les Japonais à revendiquer au niveau national. Le Japon a vécu une rupture avec son histoire il y a cent-cinquante ans durant la période Meiji en s'ouvrant à l'Occident, après des siècles de fermeture sur soi. Nous avons connu de nombreuses révoltes dans tout le pays, localement, mais il n'y a pas eu de « Révolution à la française » ayant renversé le pouvoir central.

Les politiques ont-ils agi et réagi en écoutant la parole des Japonais ?

H. F. : Non, pas vraiment. Le gouvernement a fait ce qu'il devait faire face à la catastrophe mais il y a eu une immense distance entre le vécu des sinistrés, agriculteurs, pêcheurs âgés et pas très riches qui ont tout perdu. Au début le gouvernement a mal réagi et puis il a fait beaucoup de choses mais de façon trop lente. Pour autant les sinistrés n'ont pas confiance mais il faut se placer au-delà de cette tension pour évaluer la réalité. Des erreurs ont été com-

«En tant que citoyen, je m'exprime maintenant mais en tant qu'écrivain je veux écrire pour les enfants de Fukushima qui dans quinze ou vingt ans me liront, et leur donner la force et l'espoir pour avancer.»

mises par le gouvernement, des médias, des ingénieurs des centrales mais tout le monde, et moi avec, nous nous reposons sur les autres avant la catastrophe. Il faut que nous retrouvions notre indépendance de pensée et nous débrouiller par nous même aussi, retrouver cet état d'esprit que nous appelons « *Kizuna* », « le lien de la communauté » mais là encore, l'individu s'efface derrière un groupe alors que tout repose sur la force de chacun.

Comment les Japonais, après les tragiques expériences nucléaires de Hiroshima et Nagasaki, ont-ils pu accepter l'installation de 54 réacteurs nucléaires sur un archipel fragile exposé aux tremblements de terre ?

H. F. : Nous sommes là face à la terrible magie des mots. En Japonais on parle de



A Kashiwazaki, près d'un campement de réfugiés du tsunami.

« *Kaku* » pour exprimer l'atome, la bombe atomique, militaire, mortelle, tragique. Mais on emploie le terme « *Genshi ryoku* » pour parler du nucléaire, synonyme d'énergie, de paix, de richesse pour le pays. Aucun lien n'a été fait au Japon entre les deux. Nous avons avalé le nucléaire civil sans contestation. On peut dire que nous avons été trompés mais le nucléaire était synonyme de prospérité et de développement industriel. On s'est laissé embraguer, et il y a eu adhésion car après la guerre le Japon était totalement détruit. Nous avions envie de croire au développement. Et en ce moment on ressent la même chose, on a besoin d'électricité et on se raccroche à cette réalité nucléaire.

Et pourtant vous êtes antinucléaire ?

H. F. : Oui, je suis contre, c'est honteux ce qui s'est passé à Fukushima mais c'est

difficile de crier simplement « *À bas le nucléaire !* », cela ne suffit pas. Le Japon ne peut pas vivre sans nucléaire pour le moment à moins d'accepter de vivre moins bien. J'espère que les centrales seront arrêtées un jour mais cela prendra du temps, au moins dix ans ! Mais les Japonais ne veulent pas perdre ce qu'ils ont. Bien sûr dans les zones sinistrées les gens ont tout perdu, et c'est peut-être de là, autour de Fukushima, qu'un nouveau modèle sans nucléaire pourra peut-être voir le jour et se répandre dans le reste du pays.

Que doit faire l'écrivain dans une telle situation ?

H. F. : Le temps du roman est lent, écrire prend du temps, lire prend du temps, à la différence du journalisme, il faut penser l'écriture sur au moins vingt ans. Moi, en tant que citoyen, je m'exprime maintenant mais en tant qu'écrivain je veux écrire

pour les enfants de Fukushima qui dans quinze ou vingt ans me liront, et leur donner la force et l'espoir pour avancer. J'ai fait les deux, j'ai déjà écrit après la catastrophe pour les gens de Fukushima mais je dois penser dans une autre dimension temporelle, lointaine.

Qu'est-ce qui bouillonne en vous en ce moment ?

H. F. : Je sens qu'il y a deux Japans qui coexistent en nous : le Japon d'après la période Meiji, liée à l'Occident, et le Japon du passé qui subsiste à Kyoto. J'ai envie de regarder comment ces deux Japans se rejoignent et se regardent.

Vous êtes au Salon du livre aujourd'hui, qu'allez-vous dire des Japonais ?

H. F. : Certains invités japonais vont dire qu'ils sont contre le nucléaire parce que c'est ce qu'il faut dire mais la population japonaise n'est pas antinucléaire, en dépit de la catastrophe. Fukushima doit être un nouveau point de départ pour faire du XXI^e siècle un monde meilleur. Mais je vais aussi parler de l'identité japonaise. De la même façon que la radioactivité est invisible, il y a une part invisible du Japon que je veux rendre visible. En fait je la vois mais il faut l'exprimer, ce que je n'ai pas encore défini, trop flou, je la touche du doigt mais dans l'obscurité !

RECEILLI PAR DOBRIAN MALOVIC

Hideo Furukawa, un écrivain hors norme

Hideo Furukawa sera présent à Paris au 32^e Salon du livre. Dans son dernier roman publié aux Éditions Philippe Picquier, *Alors Beïko, tu n'obéis plus ?* (1), dédié à Boris Eltsine, l'écrivain se dépasse dans la maîtrise de l'absurde et de la fiction extrême. « *Où, mais de quoi est fait le monde selon vous, sinon de fiction ?* » souligne-t-il encore en page d'ouverture d'un ouvrage admirablement traduit par Patrick Honoré. Disciple assumé de Garcia Marquez et Borges, l'auteur japonais, qui a reçu plusieurs grands prix littéraires au Japon, né en 1966 dans la préfecture de Fukushima, a commencé ses études littéraires à l'Université Waseda avant de travailler dans une maison d'édition. En 1998, il se lance et publie *Jusan* (Treize), et en 2005 il est nommé pour le prix Naoki. Au-delà de l'écriture, Hideo a lancé depuis 2006, année où il reçoit le prix Mishima, une série de performances scéniques à mi-chemin entre théâtre, poésie et musique rock.



D.M.

(1) *Alors Beïko, tu n'obéis plus ?*, traduit du japonais par Patrick Honoré, Éd. Philippe Picquier, 382 p., 19,80 €.

(1) Retrouvez Hideo Furukawa au Salon du livre au cours d'un débat de La Croix animé par Jean-Claude Raspigneaux, « L'écologie est-elle une idéologie dangereuse ? », avec aussi l'auteur de BD Enki Bilal, l'essayiste Pascal Bruckner et l'historien Romain Huret. Dimanche 18 mars de 14 h 30 à 15 h 30. Scène des auteurs, stand USA.